

Voyages Sauvages

Natalia Melliz

Voyages Sauvages

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08576-0

Honnêteté brutale

Des années sont passées sans que j'écrive, je ne sais pourquoi je me suis arrêtée de le faire. Peut-être que ma vie d'avant était plus tragique, plus malade mentalement. Avant j'étais alcoolique, boulimique et je me scarifiais les bras pour pouvoir sentir une douleur plus forte que celle de mon âme. J'étais aussi une salope, je couchais avec des centaines et des centaines d'hommes, mais je ne recherchais pas l'acte sexuel, je cherchais un peu d'amour, évidemment je ne l'ai jamais trouvé. Dans mon pays la plupart des hommes sont machistes, ils n'allaient pas donner de l'amour à une folle qu'ils traitaient comme une putain et de surcroit alcoolique comme moi.

Enfin, ça c'est du passé, je ne mets plus les doigts dans mon œsophage pour me débarrasser des derniers morceaux de nourriture, je ne me scarifie plus les bras pour ressentir une douleur plus forte, je ne couche plus avec tous les hommes de l'univers et je ne bois plus comme un trou, ahhh... Bon d'accord, je continue un petit peu. Il y a des choses qui ne doivent pas changer autant, non ? Depuis deux ans, j'ai une vie comme dirais ma mère : exemplaire. J'habite en France, j'ai appris le

français, je travaillais comme femme de ménage et je faisais un Master de théâtre. Jour après jour, je me bats pour atteindre mes objectifs, je fais des efforts impressionnants pour m'améliorer dans un pays étranger. J'ai le dos détruit par mon travail, le moral bafoué par ma directrice de Master et mon côté artistique complètement mort. Je ne sais pas si mon existence est mieux ou pire maintenant.

Avant je n'arrêtais pas d'écrire, mais je pouvais mourir à tout moment avec des ivrogneries suicidaires. Maintenant elles sont derrière moi, mais je me sens vide à tel point que parfois je ne trouve pas de sens à ma vie. Cependant, mon cœur est comme un être humain entier vivant qui griffe le cerceau pour pouvoir sortir. Je veux crier, vibrer avec l'art comme avant, je veux pleurer l'art et que celui-ci soit du sang qui explose, qu'il explose sur vos visages, je veux que mon vomit d'avant se transforme en poésie. Je veux danser, danser jusqu'à perdre le sens de tout, je veux que mes amants du passé apparaissent une seconde et me volent mon cœur, puis me le rendent hâlétant pour pouvoir le réanimer moi-même.

Je veux vivre, je veux vivre, je veux aimer jusqu'à me couper en deux, je veux vibrer et flirter avec la mort comme avant, je veux être la Natalia malade mentale, folle, stupide, honnête, pute, bourrée, très bourrée, la Natalia qui n'est heureuse que de parler des choses profondes et existentielles avec ses amis, ces choses qui me faisaient toujours voyager, voyager dans le temps et l'espace. Je veux être la

Natalia la voyageuse, celle qui a toujours vécu ses voyages avec l'âme et le rire, je veux revivre mes voyages qui m'ont toujours attrapé et ont révolutionné chacune de mes cellules, ces voyages, ces voyages, je crois que c'est l'heure de revivre ces voyages...

Le paradis des femmes vintage

Mon voyage en Suisse, mon premier voyage en Europe, je m'en souviens comme si c'était hier. Pour une fille qui a grandi au beau milieu d'une favela de Santiago de Chili, c'était le voyage d'une vie ! J'ai débarqué à Zoug, petite bourgade située entre Zurich et Lucerne en Suisse allemande pour rendre visite à ma sœur aînée. Elle s'y est installée après s'être mariée à un suisse qui travaille là-bas. En feuilletant un guide touristique, j'apprends que Zoug fait partie des villes les plus riches du pays. Effectivement dès mon arrivée, je suis étonnée par tant de faste, j'ai l'impression d'être dans le quartier riche de mon pays ! Je m'établis pour les quelques jours de mon séjour dans leur grande maison face au lac. La chambre d'ami est presque aussi grande que l'appartement de mon enfance. Par la fenêtre, le spectacle de la nature explose sous mes yeux. Une épaisse couverture de neige est étendue sur le sommet des montagnes. A leurs pieds, des arbres luxuriants, verts sapin sont fièrement dressés. Sur les pentes de la montagne, les lumières de la ville se reflètent dans le lac de Zoug. Je me rappelle bien

ces eaux calmes et neutres figées dans une nuit d'hiver glaciale. En me penchant par la fenêtre, j'aperçois le centre historique de la vieille ville. Il regorge de vieux bâtiments et d'horloges bien réglées. J'ouvre la fenêtre pour sentir le froid de l'Europe, il m'attrape. J'ai une envie soudaine de voler pour m'immerger dans ce paysage étouffant, semblable à une peinture européenne. Envie de planer dans les airs, je suis au paradis ! Le lendemain matin, je me réveille avec une seule idée en tête : contempler ce spectacle paradisiaque. Je sors donc marcher malgré les moins dix degrés, je m'en fiche parce que je suis en Europe, en Europe ! Ça y est, je la vois parfaitement cette montagne enneigée ! Oh, c'est incroyable, la neige est si blanche, si céleste et raffinée ! Le lac repose à ses pieds, immuable, d'un bleu pétrole. Les canards et les cygnes arpentent les rues de la ville d'un pas civilisé. Un monde très différent de celui que je connais, celui des chiens paresseux et affamés de mon quartier. A l'inverse ici, aucun déchet dans les rues, des rues plus propres que le sol de ma chambre. Je déambule, ou plutôt devrais-je dire, je danse ! Je danse comme une gamine dans chaque coin de cette ville suisse que j'aime déjà. Les joggers me saluent « Morgen ! » ou quelque chose comme ça signifiant bonjour en germano-suisse. Je n'ai jamais vraiment aimé la sonorité de la langue allemande mais leur gentillesse me va droit au cœur. Au Chili, les gens ne te saluent pas, ils t'aboient dessus ou t'insultent parfois. Ma balade

me conduit jusqu'au bord du lac Zoug habité par les cygnes et bordé de forêts. La nature est omniprésente dans cette ville. J'aime la beauté classique qui se dégage de ces paysages. Je frissonne... En fait je voyage pour ça, pour frissonner. Pour que les voyages nous surprennent, pour qu'ils nous hérissent le poil. Pour que les voyages nous prouvent que tant que l'homme s'étonnera, rien ne sera perdu.

Emmitouflée dans mon manteau synthétique « made in China », je me sens tellement comme une fille qui vient du tiers monde, face à ces grandes femmes blondes et minces enroulées dans des manteaux de coton parisiens. C'est tellement propre ici que j'ai l'impression de ne pas être à ma place. Mes cheveux sont trop bouclés, ma peau trop foncée, mon visage trop gonflé devant tant de finesse, mes baskets que je croyais à la mode, ici elles sont obsolètes. Et puis merde quoi, je m'en fiche, après tout, je refuse d'être réduite à une pauvre petite sud-américaine qui fait ses premiers pas sur la terre européenne ! Parmi tous mes amis, je suis la seule à déjà avoir pris l'avion, pour eux du moins je reste la plus intéressante. Je danse encore et encore au milieu des prairies vertes, des montagnes blanches, des lacs turquois, enivrée par ce froid glacial. Je me mets à parler aux vaches, ici les vaches sentent bon, oui ! Je danse, je crie ! Je ne cesse de m'étonner, un

étonnement de « sudaca¹ », d'incivilité du continent Américain. Je parle avec les animaux, j'embrasse les plantes, j'attrape le vent, je respire l'Europe. Je suis heureuse. Heureuse, jusqu'à cette rencontre improbable. Un homme aux cheveux blonds, au visage anguleux et au nez proéminent fait des exercices au bord du lac. Ce visage m'est familier. Je m'approche naturellement de lui. Il est chilien, c'est toujours grisant de tomber par hasard sur un compatriote à l'étranger. Je l'interpelle :

– Monsieur Herman Büchi, c'est vous !? Vous, ici, Monsieur l'ex-ministre des Finances du Général Pinochet ?!

L'homme bondit. Ses yeux m'observent d'un air perplexe. Il reste silencieux.

– Ah c'est toujours agréable d'entendre sa langue maternelle, n'est-ce pas Monsieur le Ministre ?

– Je ne suis plus ministre, bref ce n'est pas le sujet. D'où viens-tu ? Bon évidemment oui je sais du Chili, mais tu fais quoi ici ?

– Comment ça ? C'est bizarre qu'une pauvre comme moi, qui vient d'un quartier de Santiago, se

¹ Sudaca : expression péjorative utilisée pour désigner les natifs d'Amérique du Sud.

balade ici dans une ville de riches, dans un pays de riches ?

– Non, pas du tout, c’est juste que je suis étonnée de rencontrer des chiliens c’est tout. Bon je te laisse, au revoir et bon séjour !

– Attendez, attendez ! Restez un peu, racontez-moi votre relation privilégiée avec le Général Pinochet, racontez-moi votre merveilleuse aventure de privatisation de l’économie chilienne ! Allez, s’il vous plaît ! Comment vous, collaborateur de Pinochet, vous arrivez encore à dormir sur vos deux oreilles ? Comment vous pouvez encore marcher tranquillement dans la rue, sortir pour votre petit footing dans cette jolie petite ville ? Allez racontez-moi Monsieur le Ministre ! Qu’est-ce qu’on ressent quand on est un fils de pute qui a ruiné la vie de milliers de chiliens ? Qu’est-ce que ça fait d’avoir privatisé l’éducation, la santé, l’eau, les retraites ? Qu’est-ce qu’on ressent, merde ! Qu’est-ce que ça fait de respirer l’air pur du vieux continent alors que des tas de chiliens vivent dans la précarité ? A cause de vous et de ces sept familles milliardaires de Chili, familles auxquelles vous appartenez, vous qui nous avez volé toutes nos ressources au nom de l’économie néolibérale, vous qui nous avez imposé cette dictature. Dites-moi Cher Monsieur, racontez-moi ce que ça fait d’être un minable ?